

Janvier 2022

Premier appel téléphonique avec Yvette. Quelques sonnerie, puis une voix hésitante décroche.

Je suis de Saint-Julien, j'étais une amie à Josette Schmelzle.

Je vous dirais même que le papa de votre grand-mère, Jacqueline, c'était Mr Jean Oriol, il avait ses métiers à domicile vers la Poste, Rue de la Modure. J'avais 7 ou 8 ans et ma mère allait tordre chez lui. Je me rappelle que j'avais porté ma poupée pour jouer dans un coin pendant que ma mère tordait. Parce que quand on tord à la main ça dure au moins quatre heures, même bien plus.

Mes parents étaient tous les deux chez Bobichon. Comme mes parents y travaillaient, à l'âge de 8 ans, je connaissais déjà toute l'usine, j'allais même à la cuisine avec des filles de mon âge. J'en connais tous les recoins. Moi, j'étais tordeuse, j'ai travaillé 13 ans chez Bobichon.

J'ai commencé à 14 ans, après le certificat d'étude... à l'époque, on vous envoyait au travail. Pour aller au collège à Bourg-Argental, il fallait être pensionnaire, et qu'est-ce que vous voulez, on avait pas des parents qui avaient de l'argent ! Donc c'était vite vite au boulot. Moi j'aurais bien aimé continuer les études, je ne veux pas me flatter mais j'avais les possibilités.

Mon instituteur voulait mais comme à l'époque fallait plaire au patron pour pas le fâcher je suis allée travailler à l'usine avec ma mère. Maintenant les patrons c'est tout fermé ! Ils ont tous levé l'ancre.

Et puis moi, finalement, je me suis mariée et j'ai quitté Saint-Julien. Mais c'est moi qui ai acheté la maison Bobichon, rue Peyronnet.

À la retraite, j'allais tordre pour les tissages Schmelze, à l'usine Perrier, quand Josette avait des chaînes qu'elle pouvait pas faire à la noueuse. Chez Josette, on m'a filmé en train de tordre, j'ai pas revu le reportage. Et c'était Mathevet qui était venu me montrer le film à l'époque. Mais on ne me reconnaît pas bien parce que je baisse la tête pour tordre.

On aime parler du passé quand on est vieux. Je comprends pas qu'on aille tout casser ça... plus personne ne voulait entendre parler du tissage. Parce qu'en France, le tissage a tellement souffert, le Japon a tout récupéré. Nous, on faisait de la soie naturelle. Josette elle m'avait toujours dit « je t'en donnerais des morceaux ». Vous savez, des chutes des rouleaux de soie, on en faisait des écharpes, c'était bien chaud l'hiver. Je me rappelle quand Josette était enceinte de Pierre, je devais avoir quatorze ans, elle était encore ouvrière.

Maintenant, j'ai quatre-vingt trois ans, alors je suis libre.

Sinon j'habite entre Boulieux et Davézieux, j'y ai tenu une station service avec mon mari pendant 30 ans.

10 janvier 2022

Rencontre.

J'arrive devant une zone pavillonnaire à la sortie de Davézieux, la propriété est définie par des hautes haies et des barrières en métal peint. Au sol, du gravier jaune, un portail pour les voitures, des boîtes au lettres et un digicode. Le portail est ouvert, devant un rond-point réparti le flux des voitures vers chaque maison. Aboiements de chien, un gros berger allemand me guette du haut d'un balcon. Les maisons sont des préfabriqués des années 80, les habitations surplombent les garages. À gauche de la porte de métal, une porte d'entrée avec un interphone. Yvette-Vincent me dit qu'elle descend, derrière les aboiements du chien redouble. La porte s'ouvre sur une femme énergique, cheveux courts, mâchoire carrée, voix forte à l'accent du coin, qui m'invite à entrer. Dans le vestibule devant un grand tapis, je me déchausse puis suis Yvette à l'étage. Derrière la baie vitrée, le chien sur le balcon zieute.

Sur la table du salon, une toile cirée rose, dessus quelques photos, une corbeille de fruits.

La maison sent le vieux bois, les produits d'entretien pour carrelage, le savon de Provence pour les mains. Au sol, du carrelage gris-beige. Les murs sont recouverts de crépi blancs ou de peinture rose fluo assorties au fleurs des coussins tapissés. Des meubles de bois sculpté sont répartis aux quatre coins de la pièce. Les placards vitrés laissent deviner de précieux services de porcelaine.

Yvette me guide vers la table, impatiente. Elle rit. Sur la table, de précieuses photos.

Voilà, une photo de moi à l'usine. À la retraite, après avoir tenu la station service, j'ai repris mon ancien métier de tordeuse. Comme quand j'étais chez Bobichon où j'ai travaillé 13 ans. Et je connais toute l'usine Bobichon par cœur parce que déjà à l'âge de 2 ans, mes parents allaient y travailler.

Mon père était main-d'œuvre à l'usine chez Gillier. Et ma mère était tordeuse, tisseuse et ourdisseuse.

Ma mère me couchait sur un sac de bourre, les déchets du fil sous les métiers, et je dormais. Quand je me réveillais, je cherchais ma mère entre les métiers. Des fois en passant trop près, je recevais un coup de battant et je me retrouvais sur les fesses.

Mes grands-parents maternels avaient une ferme, et la famille de mon père venait de Colombier sur Pilat. Eux travaillaient aussi chez Gillier. À l'époque Gillier avait aussi un atelier là-bas, au bord de la rivière.

J'ai connu Jean Oriol, le grand-père de Jacqueline. Pierre Lange qu'on l'appelait, j'avais 4-5 ans et ma mère allait tordre dans son atelier à domicile en face de la Poste, elle me donnait une poupée parce qu'elle tordait les fils pendant 3 ou 4 heures.

La sur la photo des ouvrières, il y a ma mère, et Mme Bobichon dont vous avez du entendre parler, elle est morte il y a 55 ans. Ça c'est tout mort.

Je comprends pas qu'on puisse encore s'intéresser au tissage, parce que c'est tout fini. Josette a tenu bon, elle a arrêté à plus de 70 ans quand même.



Sur la photo, Mme Bobichon, c'était la patronne, pour pas perdre de temps, elle montait pendant midi pour remplacer les bobines pleines des bobinoirs, au dévidage, ça ne s'arrêtait pas. Les ouvrières elles faisaient la journée alors quand elles arrivaient il fallait qu'elles aillent du travail. Pas de temps perdu. D'ailleurs, je m'en faisais du souci chez Josette parce que les ouvrières n'étaient pas payées au duité comme nous. Une duité c'est une sorte de compteur de production qui est plus ou moins juste. Elles, elles étaient payées à l'heure. Chez Bobichon dès que les bobines ou les canettes étaient terminées, il fallait les changer, aussitôt fini fallait repartir. Chez Josette, lorsque c'est devenu les tissages Schmelzle, les bobines restaient deux ou trois jours au dévidage sans être remplacées.

Elle prend la pile de photographies.

Cette dame, c'était la comptable, sur une balance elle pèse les coupes pour les expédier. On était trois, côte côte, à faire l'épincetage sur la grande banque. Les coupes, c'était le tissu sorti du métier, il fallait les métrer puis les plier.

Cette photo-là, plus récente c'est chez Josette, c'était une ouvrière tisseuse, une femme de Colombier, plus jeune que moi.

Josette, c'était une très bonne ouvrière, je dis pas ça pour la flatter. Elle savait tout faire, d'une bobine elle passait partout ! Elle savait bien sur faire le tissage mais aussi le dévidage, le moulinage, le tordage, l'ourdisage, elle connaissait tout !

Quand j'étais gamine et que j'allais à l'école, elle, elle était déjà ouvrière.

J'ai travaillé avec la mère de Josette chez Bobichon quand j'ai eu 15 ans, je l'aimais bien, c'était une rigolote alors qu'à côté il y avait une vieille fille qui nous regardait de travers.

Avant, j'ai été à l'école publique. On nous regardait de travers parce qu'on était dans une école laïque, on était peu nombreux à l'école libre. À l'école privée, avec les sœurs rue de la Modure, ce sont les patrons qui investissaient : les enfants des certains des ouvriers pouvaient y aller parce que les patrons payaient leur scolarité, sinon les parents auraient pas pu payer. C'était une manière de tenir les ouvriers.

Moi chez Bobichon, j'étais seulement tordeuse. Quand on vous mettait ourdisseuse, vous restiez ourdisseuse...

J'allais aider à débriser le fil, prendre les envergures mais je ne connaissais pas vraiment le métier d'ourdisseuse ou de tisseuse. Alors que Josette et Maman, elles connaissaient tous les postes.

Maman avant d'être chez Bobichon, elle était à Saint-Appolinard, chez Gillier. Et elle a eu l'occasion d'apprendre plusieurs postes J'aurais aimé apprendre pour savoir faire. Mais chez Bobichon, ils ont fait faillite... La maison Bobichon je l'ai achetée pour mes parents. Parce qu'avec la sécurité sociale, ils ont eu une petite retraite, mais pas de quoi se payer une maison, alors c'est moi qui leur en ai acheté une. Avec le travail à l'usine, on avait jamais le sous, je me souviens que je gagnais 700 francs. Donc 1050 euros. Et j'ai acheté la maison 20 millions de francs.

Ma mère était une bonne ouvrière, donc on la tenait de près. Elle avait pas peur d'aller parler au patron, il était sympathique avec nous. Pour ma première communion, on était pas riches, c'est la patronne, Maïté Bobichon, qui m'a offert mon missel. Par sa fille, j'ai eu une chaine avec une croix... c'était tout une affaire pour moi, ce n'était pas de l'or mais c'était un beau doré. J'allais à l'école laïque avec ma chaine, je voulais pas la quitter. L'instituteur ne m'a jamais rien dit – lui aussi allait à la messe -. Comme mes parents travaillaient, je suis allée à l'école à deux ans et demi. Le soir, j'allais chez Bobichon pour chercher ma mère. Quand elle était pas à l'ourdissoir ou en train de tordre, elle était à l'épincetage ou elle triait les coupes. Quand j'étais petite mes parents louaient, on avait pas de sous. J'habitais dans un logement d'ouvrier rue Peyronnet, en face du lavoir – il n'existait pas au début, celui où y a le métier. J'avais que le trottoir à longer pour aller à l'école ou pour aller chez Bobichon au dessus. On ne nous courrait pas après à l'époque. La construction du lavoir, rue Peyronnet, juste en face de Vanel et de chez nous ça nous a sauvé. Avant, pour l'eau, c'était à la rivière, en bas du chemin, au moulin du Mas. Pendant les congés, souvent, on allait laver le linge à la rivière, au dessus d'une cascade. Et des fois, il y avait toutes les tripailles de chez Corompt, le boucher à côté de l'usine Perrier, qui passaient. Alors on retirait vite son linge ! C'était folklorique. Le dimanche, fallait aller au faubourg à la mercerie ou à la grande Place, faire le marché, la foire... et puis il fallait faire son travail de maison pour pouvoir repartir travailler la semaine.

À l'époque, une ouvrière faisait la journée, on commençait à 7h, on pointait et on travaillait jusqu'à 11h30. On rentrait chez soi manger, et puis on revenait pour finir vers 18h. Des fois le samedi aussi. C'était 42h la semaine. Chez Bobichon, y avait pas de cantine. Chez Gillier, c'étaient des filles de la campagne, de Colombier. Et chez Perrier, c'étaient des filles de Brossin, Saint-Jacques... elles vivaient dans l'usine à la semaine, il y avait une cuisine avec des fourneaux sous les dortoirs. À l'usine, y avait vraiment deux rythmes : celles qui habitaient aux dortoirs et ne quittaient jamais l'usine, et celles qui n'habitaient pas loin. Chez soi, on préparait son repas la veille. Celles aux dortoirs ramenaient des provisions de chez elles pour la semaine. L'huile et le lait étaient stockés à la cave dans des dames-jeanne.

Avec les autres ouvrières, on était assez copines, on se retrouvait le soir. Comme on n'avait pas la télévision, on allait chez les voisins passer la soirée. Souvent chez un couple d'amis, lui menuisier, elle couturière,



pour voir voir la piste aux étoiles. Ce sont eux les premiers à avoir eu la télévision. Nous, on l'a eu en 70. Et la messe de minuit, le dimanche, il fallait y aller. Si on allait pas à l'église on était un mauvais ouvrier. Les patrons y étaient. Ils avaient les premiers bancs dans l'église. Ils avaient pas vraiment une place attirée mais on les laissait passer dans les premiers rangs. Autrefois, les patrons ne se mélangeaient pas aux ouvriers. Alors ça me fait rire maintenant, quand je vois les petits enfants se mélangent avec tout le monde. À l'usine, il y avait un autel dans toutes les salles, avec une vierge, un bouquet artificiel. La religion, je pense que c'est une secte qui a bien réussi. On a été élevés là-dedans.

On feuillette un livre de cartes postales anciennes.

Sur la façade de l'usine Bobichon, il y a la Saint-Vierge, au niveau du toit. Mon père montait là-haut pour allumer le chapelet. Même en hiver, et surtout le 8 décembre, Bobichon l'envoyait allumer les lampes, mon père se gelait le pauvre. La patronne lui donnait un café au lait pour le réchauffer.

Pour ma part, j'ai commencé à travailler chez Bobichon à quatorze ans, j'ai appris aux canetières. Et puis, quinze jours après, on vous montait aux métiers. On devait être 35-40 ouvrières. Chez Gillier, c'était beaucoup plus important, le double peut-être. C'était la guéguerre entre les patrons pour garder leurs bonnes ouvrières.

J'ai encore des écharpes tissées dans les fabriques, on en achetait toutes.

Les patrons faisaient faire leurs travaux personnels par les ouvriers, même la bonne chez eux passait en frais d'usine ! Ils habitaient dans des châteaux ou des maisons de maître, mais c'est pas eux qui les entretenaient. Je me souviens que quand j'avais sept-huit ans, j'étais très contente parce que mon père refaisait les planchers de l'immeuble-dortoirs de Bobichon, et, entre les lattes, il me trouvait des crayons d'ardoise. Je dessinais avec, je m'amusais bien. Mon père, il était employé à pleins de tâches, c'est lui qui a construit les murs du RCS : c'était un parc pour les loisirs des patrons, avec un mini-golf. En temps perdu, on l'employait là. J'ai même une anecdote... il s'était brouillé avec le patron. Mon père était pas instruit, et il devait faire un rond, alors comme il savait pas comment faire pour trouver la circonférence, vu qu'il savait faire des ronds de tonneaux, il calculait avec. Mon père voulait faire à sa façon et Eugène Bobichon, avait calculé autrement. Pourtant, le patron faisait attention à ne pas le gronder vu que ma mère était bonne ouvrière.

Avec le mini-Golf, il avait fait une petite cabane et un garage. Mon père, avec Jean Oriol, ils ont fait un écusson avec leurs initiales. Nous, on s'appelait Vincent. Et à l'époque, le président de la république c'était Vincent Oriol. Alors ils avaient juste mis les initiales V-O sur le mur, pour laisser une marque. Le maçon, Sauzeat, les a laissé faire. Plus tard, Henri Ferrando a racheté l'usine et a refait le garage, il a tout fait crépir, tout était effacé. Alors, Ferrando a fait nettoyer jusqu'à ce qu'on retrouve l'écusson.

Comme mon père était main-d'œuvre, c'est lui qui chauffait l'usine. Il y allait le dimanche pour alimenter en charbon une grosse chaudière qui alimentait tous les chauffages. Il fallait allumer la chaudière la veille, pour que les ouvrières aillent chaud en arrivant le lendemain matin à 5h. En hiver, pour tordre, il fallait qu'on aille une certaine température car sinon on se gelait trop les doigts. Même pour le bâti des métiers, il faut une certaine température sinon la graisse fige, et le mouvement ralentit.

Des fois, on avait 14°C, les carreaux étaient cassés, ou c'était du simple vitrage, y avait bien des rideaux mais c'est pas ça qui isole... il y avait des courants d'air et puis on avait besoin de lumière.

À l'usine, c'étaient pas des métiers difficiles mais les conditions étaient rudes. Des fois, quand on passait dans les couloirs entre les métiers, on ramassait les navettes à la figure, parce qu'elles sautaient du métier. Il y avait une grille, un pare-navette, devant les fenêtres pour éviter de casser tous les carreaux. On travaillait sans protections, c'est pour ça qu'on est tous sourds, à cause du bistanclaque et du bruit constant des moulins. On se parlait en hurlant, et puis on parlait pas longtemps. Fallait pas se faire prendre à parler trop ni perdre trop de temps, et en plus c'est pénible de communiquer en criant.

Yvette-Vincent se masse la nuque. Grimace.

Je vais prendre ma minerve, j'ai les cervicales qui me font mal dès que je m'assieds, quand je travaille ça va mieux, j'oublie la douleur.

À l'usine, il y avait pas le confort. Quand on tordait, on était sur un tabouret ou une chaise et on avançait fil par fil. Des fois, quand c'était trop long, je mettais un petit coussin sous mes fesses.

J'ai connu cette évolution d'avoir rien puis l'eau sur l'évier, la machine à laver... nous on allait à la fontaine. Quand il gelait, pour avoir à boire, fallait briser la glace et remplir les seaux et arrosoirs de gros glaçons à ramener chez nous. Et on ne se lavait pas trop à l'époque. On allait à l'hospice, le samedi. Chez mes parents, on se lavait dans un baquet en bois, il fallait aller à la fontaine, la faire chauffer, puis la charrier dans la rue... On était bien contents de la douche une fois par semaine. On allait au cabinet au jardin, un trou entre deux planches, petite j'avais peur de tomber.

À la maison, on avait pas de chauffage non plus. La chaleur venait du poêle de la cuisine. Dans ma chambre, je me gelais, même ma fenêtre était glacée. En 1956, il y a eu une tempête de froid. Alors pour avoir moins froid, mes parents remplissaient une casserole d'alcool à brûler. Puis ils la plaçaient au milieu d'une pièce et faisaient flamber l'alcool. Les grandes flammes enlevaient l'humidité des pièces.



À Saint-Julien, on avait quelques loisirs. Pour le cinéma, on allait à l'école libre, il y avait pas encore de salle des fêtes. À l'école, les cloisons c'étaient des galandages. À 17h, le samedi à la fin de l'école, on enlevait les galandages pour mettre des grands bancs et faire un cinéma. Et des fois, il y avait des bals. C'est là qu'à 17 ans j'ai connu mon mari, en 55. Mais avec le froid de l'hiver 56, pas question de se voir, on a dû attendre au printemps pour se revoir. Et à l'époque on n'avait pas de téléphone et on ne se connaissait pas assez pour s'écrire. Et puis tout le monde aurait su, c'était mon secret.

Elle se lève. Touche sa minerve. On change de pièce. La cuisine à des papiers peints jaunes, des crédences ocres, et des placards de bois clair sculpté. Le soleil baisse. Par la fenêtre on voit la départementale, le flux de voiture s'intensifie avec la sortie du travail, un ronron continue s'élève du paysage.

Avec mon mari, on s'est fréquentés pendant six ans avant de se marier. On se voyait que le dimanche ! Pas le samedi... ça aurait été péché de gourmandise de se voir deux jours de suite ! Je me rappelle qu'une fois, on a fait l'aller-retour pour Lyon en une journée pour récupérer des pièces de voiture. Le soir, je devais être rentrée avant onze heure. On avait la crainte des parents. Pas question de coucher ensemble avant de se marier. On obéissait. On ne savait même pas comment ça marchait, personne ne nous en parlait. Et à l'époque, mon mari n'aurait pas accepté que j'aie eu d'autres hommes. Je dois paraître ringarde mais c'est comme ça. On avait l'habitude d'obéir. Et puis, à l'usine, on aurait eu honte, on serait passée pour une moins que rien. C'est pour ça que j'en ai eu marre de l'usine, et de ma mère qui m'était toujours après.

À l'usine, on parlait pas des amours, c'était chacun pour soi. Quand je me suis mariée, j'avais 23 ans et demi. Ma mère ne voulait pas que j'épouse quelqu'un de la campagne. Au final, elle l'adorait.

Avec mon mari, on a quitté Saint-Julien, et j'ai tenu un garage à Davézieux pendant 30 ans ! J'étais contente de partir, j'aurais pas fréquenté quelqu'un de Saint-Julien, parce que je me disais j'ai pas envie d'y rester ! J'étais ma patronne au garage, j'ai préféré qu'à l'usine.

Au début, quand on est venus à Davézieux, on habitait dans un hangar, sous une tôle arrondie... fallait être jeunes et amoureux ! Surtout qu'avant, quand je travaillais chez Bobichon, j'avais économisé et acheté ma cuisine en formica, ma salle à manger, ma vaisselle... Quand on est arrivés au garage, on savait plus quoi en faire de ma cuisine toute équipée ! On avait pas d'appartement ! Dans le hangar, on avait pas de WC, j'allais dans la forêt. J'ai du tout mettre dans une grange sur Saint-Clair. Ensuite, en 70, le garage, c'était du dur. J'étais contente. Puis, j'ai fait faire des appartements pour avoir des locataires, on était endetté, on remboursait Total chaque mois.

Mes enfants je les ai élevés dans le confort, mais j'étais pas une mère de famille. J'ai sacrifié ma vie de famille pour ma vie professionnelle. Ma fille a été élevée par mes parents, très simples, ouvriers. C'est pour ça que j'ai acheté la maison à Saint-Julien. Ma fille est allée à l'école de Saint-Julien, comme moi. Je la voyais jamais, je montais à 22h pour la voir mais dans la journée j'étais au garage. La vie de maison ça ne me passionnait pas.

À la retraite, je m'ennuyais... et à Saint-Julien j'étais connue. Un jour, je croise Josette, je lui dis « vous voulez pas m'embaucher ? ». Elle ne voulait pas au début parce qu'elle avait la noueuse électrique pour faire ses chaines. Mais chez Perrier, sous l'autel de la Sainte-Vierge, la noueuse ne passait pas, ni dans son petit atelier rue Peyronnet, en haut des escaliers. Elle avait gardé ses métiers à côté pour faire un plus, il y avait deux ouvrières tisseuses. Alors elle m'a rappelée. Quand j'ai repris, je me suis demandée si j'allais encore savoir tordre, et puis c'est revenu. Quand on a autant pratiqué ça revient tout seul.

Mais à ce moment à Saint-Julien, la roue avait déjà tourné... il y avait plus d'apprenties dans les usines, les gamins allaient tous continuer leurs études au collège de Bourg-Argental.

Lorsqu'autrefois, à 14 ans, après le certificat d'étude, on vous envoyait travailler. Moi à leur âge, j'en avais voulu à mes parents de ne pas payer le pensionnat. Mon père qui n'avait pas d'instruction, aurait bien voulu que j'aie à l'école. Mais ma mère faisait de la déprime car elle avait perdu ma petite sœur, elle est née à 7 mois, elle était viable mais au village on n'avait pas de couveuse. Alors, ma mère voulait que je reste avec elle pour la réconforter. Une autre anecdote, je suis la première sur le registre de la maternité de Saint-Julien, le 9 janvier, elle venait d'ouvrir. Et ce qui est amusant c'est que je vais y mourir aussi ! Puisque maintenant, il y a la maison de retraite. Comme on dit « où je serai née je vais mourir ».

À la pharmacie, à l'époque c'étaient les sœurs, mais il y avait que 2-3 flacons de tisane, et on se soignait avec ça. Quand Mr Delforge est arrivé ça a changé, il avait fait des études, sa pharmacie avait de vrais médicaments. Il a une rue à son nom, il l'a bien mérité.

Autrement, à Saint-Julien, il y avait pleins de corps de métiers qui dépendaient des usines. Dans les rues, il y avait pleins de petits ateliers particuliers qui travaillaient pour la Coopérative de la Soie. Parfois, Bobichon, Blanc, et Gillier donnaient du travail aux tisseurs à domicile. En dehors de nos heures à l'usine, on allait tordre chez eux quand ils remplaçaient la chaîne, pour se faire un petit plus ! On n'avait pas vraiment le droit de faire ça, mais on le prenait ! On le disait pas aux patrons, parce que la Coopérative, c'était la concurrence... mais au fond ils savaient.

Yvette finit son thé, s'éclipse quelques instants. Revient les mains pleines de tissus qu'elle pose à côté de la théière. D'une main, elle pince une couleur et extrait un carré de soie. Elle fait voler le tissu satiné pour le défroisser. La transparence de la mousseline laisse apparaître



ses doigts grossis par le travail.

J'ai encore quelques écharpes. Josette même après la fermeture de l'usine Perrier-Schmelzle, elle avait encore beaucoup de grands rouleaux de soie, elle faisait ourler des écharpes de soie et elle les revendait à Saint-Julien pour Noël. Celles-ci sont de chez Josette, c'était cher, soixante euros. Elles étaient imprimées à Lyon. Souvent, nous ouvrières, les foulards qu'on avait des usines, c'était de la soie crue, unie.

Cette écharpe léopard, j'ai une anecdote dessus, elle est plus vieille. Quand j'étais jeune ouvrière, je m'étais brouillée avec Jo Bobichon. Jo avait 10 ans de plus que moi, c'était le fils du patron. Au début, gamine, quand j'allais dans l'usine avec ma mère, je lui disais « tu ». Après, le père Bobichon est devenu mon patron, alors je me suis dite qu'il fallait que je dise « vous » à Jo. Et un jour, on se plume, et je lui redis « tu » parce que j'étais en colère : j'avais un métier qui marchait pas. Le peigne était abimé, il coupait mes fils. Le fil à force de frotter dans le peigne aiguisé les dents. Je faisais marcher les autres métiers pour compenser, mais Jo vient me dire « pourquoi il tourne pas ce métier ? ». Je lui dis que mes fils cassent sans cesse. Il me disait de le faire tourner quand même. J'obtempère... mais cinq minutes après les fils recassaient ! J'en avais marre. Les ouvrières, on était payées au rendement, aux duites, la quantité tissée. Si un métier ne marchait pas alors je n'avais pas mon métrage et je n'étais pas payée. Pour Jo, il fallait juste envoyer le peigne en réparation chez un peigner. En plus, à Saint-Julien à l'époque, il y avait deux peigniers, dont Mr Fanget. Mais Jo laissait trainer. Du coup, on s'est plumés. Ma mère me dit : va voir la patronne et dis-lui que tu ne veux plus retourner travailler. À l'époque, y avait du travail de partout : à Sainte-Marthe, Sainte-Marie, Saint-Joseph, Saint-Victor, Blanc... J'y ai été. Et la patronne m'a fait promettre de revenir travailler. Et le lendemain, à l'usine, elle passe dans la salle des canetières et elle me donne l'écharpe. C'était pour m'acheter. Après, Jo Bobichon a dû appeler un peignier qui a frotté les peignes, et un gareur qui a réparé le métier pour que ça marche mieux. Le foulard quand elle me l'a donné, j'avais tout juste 20 ans. Je l'ai gardé parce que c'est un souvenir, et il tient bien chaud, quand j'ai mal à la gorge je le mets.

Pour la paye, aux duites, Jo Bobichon, relevait tous les jours si le métier avait tourné ou pas, on faisait le métrage et on pesait. Mais les duites – la quantité de tissu – les patrons s'arrangeaient avec. Il aurait fallu tenir sa comptabilité, mais on faisait confiance. Il y avait pas d'écrit, c'était à la parole donnée. Les gareurs étaient mieux payés que nous, ils étaient mieux qualifiés sans doute. Il y avait aucune femme gareuse, c'était réservé aux hommes.

Y a eu les 30 années glorieuses, les patrons ont ramassé des sous, Blanc, Gillier, Dussuc ... Chez les Dussuc, l'argent des usines faisait vivre au moins 4 familles de rentiers : y avait la mère -qui couchait des fois avec le cocher- et les deux filles, et les trois garçons. Eux, ils ne travaillaient pas, ils étaient patrons. Les patrons, ils avaient des loisirs... le père Dussuc avait fait construire un atelier pour tirer ses argentique, au bord de la rivière. Ils n'allaient jamais se mélanger avec les ouvriers. Chez Dussuc, à l'usine Sainte-Marie et à la Fabrique Malliquet, les conditions étaient très dures. Il y a eu des révoltes et une grève des ouvrières en 1917-18, mais les conditions de travail n'ont pas vraiment évolué, beaucoup de foyers vivaient dans la pauvreté. C'était un peu avant mon époque... il paraît que les patrons profitaient des ouvrières, de celles qui venaient de loin et qui dormaient au dortoir. Il y avait une fille de Chavanoir, on m'a toujours dit que son père était Étienne Dussuc. Mais à l'époque c'était bouche cousue.

Les patrons en règle générale étaient hautains. Monsieur Bobichon, c'était pas pareil, ils sont arrivés après. C'était un esprit de travail, de famille. Au début, Eugène Bobichon, il travaillait à la fabrique Gillier, il a rencontré sa femme qui était ourdisseuse, c'étaient des ouvriers, ils n'étaient pas mondains. Chez Gillier, quand Eugène est rentré du régiment après la première guerre, il pensait qu'on allait le mettre contremaître, mais ça n'a pas marché. Du coup, en colère, il a pris un petit atelier au Faubourg, à domicile, près de la mercerie. Et après il a acheté la grande usine vers le Parc du Soleil. Bobichon, comme d'autres, Oriol aussi, étaient plus malins que nous, ils ont fait un cinquième gamin. Parce qu'en 38, au cinquième gamin on ne partait pas à la guerre. Et là, ils en ont profité, ils ont pu rester.

À l'usine Perrier, le père Perrier était ingénieur, il connaissait ses machines mais il ne travaillait pas dessus, lui, il était au bureau. C'est le contremaître, le mari de Mme Baas – Danny Oriol, qui donnait les ordres. Il ne fallait pas mélanger les torchons et les serviettes. Et puis, les Perrier vivaient dans une grande maison de maître et avaient du personnel de maison. Dans leur maison de maître, les Perriers, ils avaient embauché Madame R comme intendante, elle disait « Je n'ai pas le droit de manger avec eux, il faut manger à part.

À l'époque, les enfants des patrons n'allaient pas à l'école de la commune. Ils avaient une institutrice à domicile, au château Gillier, c'est Mme Bancel qui faisait la classe.

Sinon, les enfants allaient à l'école privée puis à l'âge de 7 ans, on les mettait en pension. Maguy Perrier disait qu'elle n'avait jamais été sur les genoux de son père. Quand le personnel travaillait, on voulait pas la laisser aller à l'usine. Elle allait dans les cuisines de l'usine, voir les fourneaux, en secret car elle n'avait pas le droit...

Une autre anecdote ! Avant qu'ils construisent le lavoir... celui où ils ont mis le métier, j'avais un élevage d'escargots.



- elle éclate de rire -

j'aimais trop les gros blancs, de bourgogne comme on appelle, mais ils s'enfuyaient tout le temps. Alors j'allais en chercher d'autres au moulin du Mas. Sinon, petite, je jouais avec les garçons. On jouait aux billes. Mais à douze, treize ans, les garçons ne voulaient plus que les filles sautent les murs comme eux pour aller aux escargots. Et puis, Marie-Jo est arrivée à SJMM, je devais avoir onze ans.

Marie-Jo, son papa est décédé quand elle était petite, et sa maman avait des métiers chez elle. Elle était à son compte, vaillante à faire tourner ses métiers. Ma mère allait lui faire des canettes, et remplacer les chaînes chez elle. Et tonton Richard, de la Coopérative de la Soie, il avait des métiers dans la rue Peyronnet, à côté de chez moi.

J'ai toujours aimé les robes, les jolies robes mais à l'époque j'avais pas de sous à dépenser au marchand de tissu ou chez la modiste. À quinze-seize ans, avec Marie-Jo, on allait à Bourg-Argental au cours de couture, je l'emmenais en scooter. On préparait la robe, pour le bal.

Je l'adorais mon scooter, je l'ai eu à quinze ans. Les Vespa ou les Lambretta, c'étaient le summum. Moi j'avais qu'un Terrot, ça valait rien, il avait deux vitesses. Au début, le scooter on le conduisait comme ça, puis il a fallu avoir le code, il coûtait 60 francs. Mon mari que je fréquentais me disait « passe ton permis voiture ! » mais je lui répondais que j'aurais jamais point de voiture, c'est pour dire l'évolution ! À l'époque, il y avait que les patrons, les gens très aisés, qui avaient une quinze, une voiture à traction. Nous, on prenait les cars Vanel ou Mathevet. Une fois, le patron nous a emmené en voiture à Lyon avec ma mère. C'était un privilège.

Il y avait aussi une laiterie à Saint-Julien. Quand on pense que dans la rue Neuve, tout le long il y avait des magasins : la bijouterie, la banque, l'hôtel, la boucherie, le maréchal ferrand, la coopérative de la soie, le restaurant, la pharmacie, le tailleur, le bureau de tabac... pleins de corps de métiers, maintenant dans cette rue, il n'y a plus rien. Plus haut, Place de la Bascule, il y avait le café Trouillet, c'étaient les parents de Marius Trouillet, le doyen de Saint-Julien, qui tenaient le café. Marius Trouillet, il avait un petit atelier de serrurerie, il travaillait le métal. Et puis après, il a fait son entreprise à la sortie du village. Y avait presque trente personnes là-bas.

Il fait presque nuit, la cuisine est devenue sombre. La lumière bleue du dehors teinte la pièce de gris. Je demande à Yvette-Vincent si elle peut me montrer le tordage. Elle s'étonne, « Ici ? Mais je n'ai pas ce qu'il faut. Il faudrait aller à l'usine, avoir une chaîne... ». Elle sort son nécessaire de couture. « Quelle couleur le fil ? ». Clair, un peu épais. On installe deux chaises dos à dos pour tendre les fils. Avec une force, elle coupe deux longueurs qu'elle noue aux dossiers. Puis, elle s'assied sur une chaise entre les deux. Elle essaye, le fil glisse, s'entortille, elle soupire, recoupe, ajuste la tension, recommence.

À l'usine, j'ai pas voulu apprendre à faire fonctionner la noueuse. Parce que les ouvrières noueuses travaillaient à la journée. Et moi, en faisant poste je travaillais à l'usine, je finissais ma tâche, puis j'avais mon après-midi pour aller tordre dans des ateliers à domicile, à Maclas ou à Saint-Appolinard. Ça me faisait un à côté. Les noueuses aussi le faisaient, mais moins... Elles allaient chez Odile Gatet, avenue de Colombier ou chez Mme Coulon. Mme Coulon, avait un métier dans sa maison, ça devait en faire du bruit. Les particuliers venaient chez moi me demander de venir tordre, on avait pas le téléphone. Et moi, j'y allais en scooter.

À l'école, les filles avaient souvent un foulard sur les cheveux. Nos mères et les anciens voulaient qu'on porte le corset. Moi j'en voulais point. C'était une erreur, ça atrophie les muscles. C'est comme les porte-jarretelles pour tenir les bas, les collants existaient pas. Même l'hiver, je préférais marcher sans. Je mettais des chaussettes. À l'époque, les filles en pantalon y en avaient pas trop. Plus tard, à l'usine, je portais une blouse pour pas me salir, c'était pas vraiment un uniforme. On achetait notre blouse de travail nous-même à la mercerie. En arrivant à l'usine, on pointait au poste, on se changeait, chacune avait son casier. Moi, j'aimais bien emmener 1kg d'oranges pour la semaine. Chaque ouvrière avait un tabouret, et souvent une petite trousse avec ses outils - les forces, un crayon, du fil. Sur les métiers il y avait des étiquettes avec les ordres pour pas se perdre. En fin de journée, se rechangeait et on laissait nos blouses à l'usine. On avait aussi nos calendriers à nos places, contre le mur où on travaillait. On collait des affichettes aussi. Puis on duitait.

La fermeture chez Bobichon, puis de toutes les usines, c'est pas que c'était mal géré, on perdait pas de temps, fallait pas aller pisser deux fois. Mais la conjoncture a fait qu'on n'était pas compétitifs. Il a acheté des nouveaux métiers qui se sont retrouvés dépassés presque aussitôt. Il y a eu les métiers jets d'air, et les fils ont été remplacés par du synthétique. Nous, on faisait de la soie naturelle et de la laine. Cette écharpe, c'est de la laine qu'on faisait, ça mettait de la bourre de partout, ça recouvrait les métiers. Le seul endroit où il y avait de la mauvaise gestion, c'était chez Gillier, les usines Sainte-Marthe et Sainte-Marie, sur le Chemin des tissages, là-haut. Peut-être qu'il devrait y avoir un musée du tissage, mais c'est bien difficile. On aimerait garder le savoir-faire mais c'est impossible. Si les usines se sont arrêtées c'est pas pour rien, elles ne pouvaient plus suivre. Il reste quelques tissages modernes dans la région, comme les tissages Blanc à Bourg-Argental, mais la production a complètement changé.

Aujourd'hui, il y a un regain d'intérêt pour les matières naturelles, c'est pour ça que je me dis, on aurait du



garder des ateliers. Il y a presque plus d'anciens ouvriers qui savent faire. Moi j'étais dans les générations les plus jeunes chez Bobichon, personne n'a appris après.

Et puis, les métiers, c'est pas quelque chose qu'on garde dans un musée ou dans un lavoir... c'est un entretien. Avec le temps, les fils se coupent, il faut que ça tourne constamment. Je me souviens que même après les vacances, quand il fallait redémarrer l'usine c'était pas marrant. Parce que pendant les 3 semaines tous les fils de chaîne s'abîment et se coupent.

Aujourd'hui, les usines toutes démontées, je trouve ça dommage. Elles finissent toutes par brûler, comme l'usine Blanc. Les grandes familles sont toutes des déplumés, personne n'entretient les bâtiments... j'ai connu l'époque glorieuse mais ça fait longtemps que c'est fini. Avant, c'était une mentalité ouvrière, tout le monde se connaissait.

Dehors, il fait nuit, les phares des voitures créent des lignes orangées sur la colline. Le long de la départementale, un unique lampadaire signale un croisement de routes. Ça sera mon point de stop. J'espère qu'une voiture s'arrêtera, je suis contente d'avoir renoncé au vélo. Les voitures roulent vite sur une route sinueuse connue par cœur. Certains coupent la ligne continue pour gagner de précieuses minutes. Les roues dérapent dans des sons aigus et les moteurs vrombissent en luttant contre le vent hivernal.

En bord de route, je me positionne sous l'unique lampadaire. Le froid me gèle les mains et les phares m'éblouissent. La vitesse m'aspire puis me rejette, je recule un peu. Hors du cercle de lumière de mon projecteur, l'ombre me fait disparaître. En face de moi, les dernières lumières du soleil disparaissent derrière la montagne. Au creux, Annonay est engloutie par le bleu de la nuit. Des rectangles jaunes parsèment le paysage. Peu à peu, le trafic se réduit. Bientôt, une voiture passe toutes les cinq minutes. Personne ne s'arrête, les graviers pris entre les pneus et le goudron ricochent jusqu'à mes pieds. J'attends... puis j'appelle Pierre.

